

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.

A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

De se l'entendre dire sur le paillason Home tout défraîchi, Tamara éprouva plus de soulagement que de désarroi. Elle pouvait donc être attendue... Ses heures de gloire n'étaient pas révolues.

Depuis hier, elle nageait dans le dépit à cause de cette information publiée dans les médias. On avait trouvé un vaccin qui vaincrait d'un coup toutes les pandémies et la planète entière allait en bénéficier. Sa copine Karen, infirmière à l'hôpital, avec qui elle avait dîné le soir, posait un verdict sans appel. « La fin des infirmières ». Elles s'étaient quittées brouillées et Tamara n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle qui travaillait à domicile considérait les choses autrement. Les virus n'étaient pas le mal premier. Ils avaient mis en avant l'utilité du personnel médical, elle avait joui d'une reconnaissance inespérée, mais il resterait tous ces soins et attentions dont la population avait toujours eu besoin. Et puis quoi, les gens vivraient plus longtemps, mais vivraient-ils mieux pour autant ? Elle redoutait le retour de ces jours ingrats où on la recevrait sur un « C'est pas trop tôt ». Comme avant.

- Eh bien, me voilà !

Sa curiosité lui fit poser un premier pied à l'intérieur. C'est moins l'obscurité que l'ambiance indicible qui l'arrêta aussitôt. Des vapeurs tièdes de poubelles lui soufflaient, si elle ne l'avait pas encore compris, qu'elle s'était trompée d'étage.

- Refermez la porte, pour le chat !

Trop tard. Tandis qu'elle cherchait l'interrupteur de l'entrée, un gros chat banc se faufila à l'extérieur. « Plafonnier hall », était écrit sur l'interrupteur. L'ampoule grésillante dévoila un long couloir nu aux murs grisâtres, maculés de moisissures brunes. Le carrelage ocre s'était

déchaussé par endroits et des étiquettes en croix indiquaient où marcher. La seule porte ouverte se trouvait au fond.

Sur chaque porte qu'elle dépassa, une étiquette manuscrite nommait la pièce. Un « salon exotique » à gauche, une « cuisine » à droite, un « bureau », une « salle de bains ».

L'appartement respectait le même agencement que celui de l'étage supérieur mais semblait démesurément grand. Cette impression se renforçait à chacun de ses pas, qui ne rencontraient qu'un vide moite en échos. Elle arriva au bout du couloir, à la dernière pièce. « Chambre ». Le lit était défait. Elle toqua et entra.

- Je suis là.

La voix qui l'avait accueillie à l'entrée provenait du fauteuil placé contre la fenêtre, un peu en retrait, à gauche. La silhouette d'un vieil homme se dessinait dans le faible jour qui pénétrait d'entre les rideaux serrés. Sur ses genoux brillait un écran qui soulignait les traits secs et blafards de son visage.

Il l'avait vue avant elle, et sa façon ronchonne et suspicieuse de l'observer la mit mal à l'aise.

- Monsieur, bonjour. Vous m'attendiez ?

- Vous avez laissé sortir le chat... Et vous êtes en retard, il est presque 10 heures.

Elle s'apprêta à faire demi-tour.

- Je dis ça, je dis rien. Mais comme vous vous êtes enfin arrêtée chez moi... J'aimerais bénéficier d'un petit examen.

*Pourquoi pas, pensa-t-elle. On aura toujours besoin d'infirmières.* Face à la pénurie de médecins et leur répugnance aux visites à domicile, on autorisait les infirmières à procéder aux contrôles de routine.

Elle s'avança vers la fenêtre.

L'homme rangea précipitamment la tablette à ses côtés. Elle eut le temps de reconnaître sur l'écran le paillason qu'elle venait de franchir, et comprit qu'il avait installé une caméra de surveillance.

- Puis-je ouvrir les tentures ? Je préfère la lumière du jour.

- Allez-y...

Malgré les coulées sales qui couvraient les vitres, des rayons de soleil s'immiscèrent dans la chambre, faisant danser des nuages de poussière. Tamara toussa, tachant de maîtriser son étouffement en promenant son regard à l'extérieur, depuis l'entrée de l'immeuble, juste en bas, aux rues soulignées par les rails du tram, et à l'arrière, les montagnes verdoyantes qui s'étendaient vers l'horizon. Les yeux piquants mais revigorés, elle se tourna vers son nouveau patient.

Un pull kaki sans âge, un short élimé aux couleurs passées, des charentaises qui boulochaient. Il paraissait propre mais dégageait des effluves de renfermé. Cet homme sans teint semblait, à l'instar de son environnement, rogné par le vide. Rien ne traînait dans la chambre. Outre le lit d'une personne en bois foncé, il y avait une vieille commode rafistolée avec du scotch et une table usée et gondolante, sur laquelle, dans des casiers « Mots croisés », « Nature », « Civilisation », étaient empilées des pages de magazines démodés.

En déposant sa valise sur la table, elle bouscula une pile de range-documents, tous datés et numérotés. Des feuilles s'échappaient du « Compte-rendu d'avril », des notes manuscrites signalant les allées et venues du rez-de-chaussée, des éclats de rire au sixième, un coup de foreuse au premier. Une photocopie alertait de la disparition d'un chat au deuxième.

Elle ôta sa veste, dévoilant sa blouse d'infirmière. Entre ses patients, elle ne prenait plus la peine de se changer. Ça lui faisait gagner du temps, et pas seulement sur l'habillement. Dans les files de certains magasins, on lui cédait le passage. Elle ne disait pas non.

- Vous pouvez la déposer sur le portemanteau.

Elle n'avait pas remarqué au mur la patère bringuebalante qui ne portait pourtant rien d'autre que l'inscription « portemanteau ».

- Vous permettez que j'aie me laver les mains ?
- Oui, euh... La cuisine est sur votre gauche.

Elle domina son envie de quitter ces lieux visiblement désertés. En fait d'être rangée, la cuisine était dépouillée. Des intérieurs mal agencés, elle en voyait des tas. Mais là... Il n'y avait rien. Que cette odeur de moisi et d'abandon. Comme si on s'apprêtait à vendre.

Et ces étiquettes, partout. Elle se lava les mains avec le « savon mains » et laissa le mince filet d'eau couler dans l'évier terni par le calcaire, ignorant provisoirement le « Veuillez ne pas faire couler l'eau inutilement ». Sur le plan de travail élimé, un grille-pain noirci étiqueté « toaster » côtoyait une machine à café « percolateur ». Ce n'était pas des post-it, c'était de vraies étiquettes rédigées à la main et collées avec soin. Du café noir tacheté de mousse verte sommeillait au fond de la cruche. À côté de la poubelle, un seau était plein de petits os.

Du bout des doigts, elle ouvrit une armoire grinçante. Un étage rempli de boîtes titrait « thon-sardine-foie de morue » et un autre plein de cannettes, « bières ». Elle ouvrit une seconde armoire. « Céréales » et « chocolat » et sur la boîte de cacao en poudre, « Nesquik ». Elle coupa le robinet et retourna à la chambre, résignée.

Entre-temps, l'homme semblait avoir encore vieilli.

- Souffrez-vous quelque part ?

Elle ouvrit sa mallette. Ça faisait quelques années qu'elle officiait comme infirmière à domicile, elle était rodée.

- Quand je me lève, répondit l'homme.

Il se mit sur ses pieds en poussant un râle de douleur.

- Restez assis. Je vais prendre votre pouls.

Docile, il se renfonça dans le trou de son fauteuil et retroussa sa manche.

- Pourquoi ne sortez-vous pas ?
- À quoi bon ? Je n'ai pas envie de croiser des cons. Et pour quoi faire ? Je déteste les supermarchés.
- Il faut bien y aller de temps en temps...
- J'y vais une fois par mois, tôt le matin, quand il n'y a personne...

Le pouls était normal.

- Il y a trop de tout dans les supermarchés. Ce que les gens dépensent ! Je ne comprends pas. Le bonheur du peuple est commun et vulgaire.

Tamara réfléchit sans l'écouter.

- Je peux vous faire une petite injection...

Cliché, mais c'est ce que les patients voulaient.

Ça vous aidera à vous sentir moins seul.

- Oh non, pas une piqûre !

C'est aussi ce que les patients répondaient. Elle fouilla sa valise. Plus de morphine.

- Vous avez de la chance, je n'ai plus la solution sur moi. Bon, je reviendrai.

Elle rassembla ses affaires. L'homme parut contrarié. Il proposa un thé, un café. Des biscuits ?

- Non, non, merci.

Alors il parla pour la retenir, parce qu'il n'avait plus été face à un inconnu depuis longtemps. Il la complimenta d'un sourire grimaçant, elle faisait un métier merveilleux.

- Moi j'étais bibliothécaire au Ministère des affaires étrangères, dans la section « faune et flore exotiques ». J'ai pris ma retraite il y a deux ans, j'ai bien fait, bon sang. Vu la situation...

Elle soupira intérieurement, du moins le crut-elle.

- Ah oui, on vous attend. La petite jeune au-dessus. Une gamine qui ne pense qu'à s'amuser et qui montre ses fesses quand elle roule à vélo. Et puis, elle salit l'entrée de

notre immeuble. Enfin, maintenant on a un peu de répit. Quelle bêtise, n'est-ce pas, ces jeunes qui bravent les interdits, et pour quoi ? se retrouver immobilisés comme tout le monde. 22 heures, c'est 22 heures. C'est pas 23 heures, ni 23 heures 23...

Un frisson de dégoût lui secoua l'échine. Elle récupéra sa veste et le salua de l'embrasement de la porte. Son esprit avait déjà grimpé au cinquième lorsque son corps s'engouffra dans le couloir. Il la suivit « pour refermer derrière elle ».

- Vous vous y connaissez en plantes ?
- Pas vraiment.

Elle pensa à sa patiente du cinquième. Elle, elle avait la main verte.

L'homme arriva si soudainement à sa hauteur qu'elle s'écarta brusquement. Venait-il de poser une main dans son dos, ou n'était-ce qu'une impression ? Il adopta un ton plus confidentiel.

- Moi aussi, j'ai un patient... Me donneriez-vous votre avis ?

Elle hésita – « Euh... De qui s'agit-il ? » – et se cala sur son pas traînant.

Avec des airs cachotiers, il frappa à la porte du « Salon exotique ». Pas de réponse, il ouvrit.

- Venez !

Le parfum écœurant lui agrippa la gorge et des lampes artificielles l'aveuglèrent. Au centre, dans un grand bac de terre sablonneuse, une énorme plante grasse aux tiges immenses envahissait la pièce de ses feuilles rouges en forme d'urnes racornies.

- Je vous présente Népenthes Giganteus, une plante carnivore que j'ai ramenée d'Asie. Normalement, elle donne des fleurs en cette saison. Je ne comprends pas ce qui l'en empêche.

Il tenait en mains un stylo et une page blanche, prêt à cueillir ses conseils.

- Elle a l'air... assoiffée. Ne manque-t-elle pas seulement d'eau ? En fait je n'en sais rien...

Le voyant bras ballants, elle s'entendit ajouter :

- Laissez-moi votre papier, si une idée me vient, je vous la déposerai.

Sur le seuil, il semblait satisfait.

- Merci d'être passée !

Comme elle attendait qu'il referme avant de gravir l'escalier, il précisa :

- Je laisse entrouvert pour le chat.
- Ah oui, pardon, je ne l'ai pas vu partir tout à l'heure...
- Ne vous inquiétez pas. Un de perdu, dix de retrouvés !
- À bientôt !

Elle se hâta de monter. Le miroir de l'entre-étage l'arrêta. *Eh ben ma fille, tu ressembles au petit vieux que tu viens de visiter.* Elle se sentait vaseuse comme après un lendemain de fête. Si au moins c'était le cas ! Heureusement, son programme de la journée était léger. Elle réajusta sa tenue et poursuivit son ascension, tournant au miroir son dos, où était apposée une étiquette « Infirmière ».

Au cinquième gauche, elle frappa trois coups et poussa la porte, pressée de purifier son nez avec des notes fleuries. Mais ça sentait l'oignon. Un gros chat blanc se faufila à l'intérieur. Le contraste avec l'étage du dessous était frappant. Des couleurs et des cadres égayaient les murs, des caisses jonchaient le sol, des portes ouvertes laissaient circuler la lumière. De la vaisselle débordait de l'évier.

- Oh Nelson ! Nelson est de retour !

Elle retrouva la jeune patiente au salon, assise dans son canapé, entre de luxuriants arums et des orchidées resplendissants. Le gros matou était pelotonné contre elle et ronronnait bruyamment. Les vagues de musique à la radio furent interrompues par une voix joyeuse qui annonçait 10 heures 20.

- Bonjour mademoiselle Michelle ! Je suis désolée d'être en retard. J'ai eu un petit contretemps. Comment vous sentez-vous ?

Le vieux du quatrième avait raison, Tamara était d'habitude très ponctuelle. Heureusement, à force de temps et de soins, l'état de sa patiente s'était nettement amélioré. Aujourd'hui, elle devait seulement nettoyer et changer ses pansements. Elle écarta le grand bouquet de fleurs sur la table pour sortir son matériel.

- Je vais bien. Et j'arrive à me déplacer !

La fille, plâtrée aux deux jambes, désigna ses béquilles. Pas mal d'objets renversés gisaient à terre.

- Je vois.

- ... Excusez-moi pour le désordre. La femme de ménage passe tout à l'heure.

- Vos plaies cicatrisent correctement. Vous pourrez bientôt fêter votre remise sur pied.

- Oui... Vivement que cette chute ne soit plus qu'un mauvais souvenir.

Tamara se mordit la lèvre. Était-ce le moment de confier ce qu'elle savait ?

- Vous m'aviez dit avoir chuté devant l'immeuble ?

- Oui... devant les flics. C'est ma faute, j'ai pris peur, j'ai voulu les éviter en coupant par les garages et j'ai été trop brusque. Ma roue s'est coincée dans un rail de tram. Comme une débutante ! Résultat, un mois sans bouger, et une amende salée. Je

pensais en être quitte mais je viens de la recevoir... En attendant, on en est à la quatrième disparition de chats depuis le début de l'année et pour ça, vous croyez que la police se bougerait ?

- ...

- Vous êtes bien silencieuse aujourd'hui. Ça ne vous fait pas plaisir qu'on sorte un nouveau vaccin ?

- Ça ne change pas grand-chose pour moi.

- Pour moi non plus !...

Dites, rien à voir, mais j'ai préparé une soupe aux poireaux alors que je n'aime pas ça. Le livreur s'est trompé en m'apportant un panier de légumes. Il fallait bien que j'en fasse quelque chose... Ça vous tente ?

- ...

- Vous n'aurez qu'à prendre un bol dans le frigo... Quel sot, cet épicier ! On n'est jamais aussi bien servie que par soi-même ! Mais je dois reconnaître que les quelques fois où vous avez fait mes courses, il ne manquait rien.

Tamara ne releva pas. Tout ce qu'on demandait aux infirmières ! Ses soins étaient terminés. Elle repensa au vieux du quatrième.

- Vous qui êtes botaniste, vous savez comment poussent les plantes carnivores ?

La fille rit.

- Vers le haut !... Mais sinon... de l'eau, de la chaleur, et des petites bêtes, genre mouchettes ou araignées. Surtout pas des trop grosses ! C'est comme pour les humains. Si vous leur donnez trop de viande, elles étouffent et ne font plus de fleurs. Ça vous intéresse ? Je peux vous prêter un livre... Là, le petit avec la couverture bleue.

Tamara l'attrapa sur l'étagère.

- Merci. Je file.

- N'oubliez pas la soupe !

Tamara passa à la cuisine, elle ouvrit le frigo rempli de victuailles. À l'avant, deux pots de soupe refroidissaient. Sur l'un d'eux figurait un post-it avec une liste de courses. Elle le choisit. Elle prit un moment pour annoter la feuille vierge que le vieux lui avait laissée, avant de revenir au couloir.

- Lequel avez-vous pris ?

La fille se tenait debout dans le salon, avec un regard malicieux. Nelson faisait ses griffes sur ses chevilles bandées.

- Ah... Merci. Bonne semaine !
- Bon rétablissement !
- À vous aussi ! Une bonne soupe vous remettra d'aplomb !

Au quatrième étage, Tamara revint sur la pointe des pieds devant la porte gauche entrebâillée. « P. Lustuckru ». Elle hésita à sonner, renonça et chercha la caméra, un petit œil camouflé dans l'étiquette « Attention chien méchant ». Elle adressa de grands signes de la main avant de s'éloigner.

Sur le paillason, le message « Home » était assiégé. S'y trouvaient la soupe, la liste des courses, ainsi qu'un livre bleu, « Pour votre plante exotique, de la part du cinquième gauche ».

En traversant le hall d'entrée de l'immeuble, Tamara constata qu'il était placardé d'affichettes annonçant la récente disparition d'un British Shorthair dans le building voisin.

De retour chez elle, elle retrouva peu à peu la légèreté qui l'avait quittée la veille. On aurait toujours besoin d'infirmières. Le véritable virus était loin d'être éradiqué : c'était l'ennui. Il avait encore de beaux, lents et très longs jours devant lui.

Tamara s'endormit rapidement, un sourire rasséréné aux lèvres.